

Alterstice

Revue internationale de la recherche interculturelle
International Journal of Intercultural Research
Revista Internacional de la Investigacion Intercultural



« De l'interculturel de valeurs à l'interculturel de faits », entretien croisé avec Tania Ogay et Jacques Proulx

Anahy Gajardo et Yvan Leanza

Volume 1, numéro 1, 2011

Penser la recherche interculturelle : le défi des diversités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1077592ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1077592ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Alterstice

ISSN

1923-919X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gajardo, A. & Leanza, Y. (2011). « De l'interculturel de valeurs à l'interculturel de faits », entretien croisé avec Tania Ogay et Jacques Proulx. *Alterstice*, 1(1), 69–79. <https://doi.org/10.7202/1077592ar>

© Anahy Gajardo et Yvan Leanza, 2011



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ENTRETIEN CROISÉ

« De l’interculturel de valeurs à l’interculturel de faits », entretien croisé avec Tania Ogay et Jacques Proulx

réalisé par Anahy Gajardo¹ et Yvan Leanza²

Présentation

Dans cet entretien, Tania Ogay, professeure en sciences de l’éducation à l’Université de Fribourg (Suisse), et Jacques Proulx, professeur de psychologie à l’Université de Sherbrooke (Canada), nous livrent quelques réflexions sur la spécificité, les apports et les défis de la recherche interculturelle, en lien avec leurs expériences et pratiques respectives. Nous avons profité de la présence de ces deux chercheurs reconnus au XIII^e congrès de l’Association internationale pour la recherche interculturelle (ARIC), qui s’est tenu à l’Université de Sherbrooke du 19 au 23 juin 2011, pour les réunir et prendre le temps d’échanger sur ce thème à la fois flou et d’une urgente actualité.

Jacques Proulx est professeur titulaire en psychologie des relations humaines à l’Université de Sherbrooke (Canada). Il est spécialisé en psychologie des relations interculturelles en contexte national et international. De 1995 à 2001, il a été président de la sous-commission canadienne de l’éducation pour l’Unesco. Il a également participé à titre de membre ou de président à différents conseils d’administration d’organismes de coopération internationale et d’éducation. Il a été impliqué dans plusieurs projets de coopération internationale au Maghreb, en Afrique de l’Ouest et en Asie. Il a travaillé avec des étudiants internationaux et contribué à la formation de professeurs de différentes universités québécoises à la gestion pédagogique de classes multiculturelles. Depuis quelques années, il se concentre sur la gestion de la diversité. Il a récemment conçu un programme de formation sur la dynamique interculturelle en contexte de relations internationales pour le Ministère des relations internationales du Québec.

Tania Ogay est professeure associée en anthropologie de l’éducation et de la formation au département des Sciences de l’éducation de l’Université de Fribourg (Suisse). Ses intérêts scientifiques portent sur la communication interculturelle en contexte de formation, en particulier sur le rapport à la différence culturelle que construisent les enseignants dans un contexte de diversité des cultures. Elle développe actuellement une perspective de communication interculturelle dans l’étude des relations entre parents et école, s’intéressant particulièrement au moment de l’entrée du jeune enfant à l’école publique. Sa réflexion porte également sur la conception de la formation interculturelle des professionnels, ses objectifs et méthodes pour une meilleure pertinence et efficacité.

Rattachement des auteurs

¹Université de Neuchâtel, Neuchâtel, Suisse; ²Université Laval, Québec, Canada

Pour citer cet article :

Gajardo, A. et Y. Leanza (2011). « De l’interculturel de valeurs à l’interculturel de faits », entretien croisé avec Tania Ogay et Jacques Proulx. *Alterstice*, 1(1), 69-80.

Origines et usages d'une notion polysémique

Comment en êtes-vous venus à travailler avec la notion d'interculturel? Dans quel contexte et pourquoi utilisez-vous ce terme?

TO : Au départ, j'avais une approche plutôt anglo-saxonne. C'est par ce biais-là et celui de mes études de psychologie que je suis venue à l'« interculturel », entre guillemets. Parallèlement à mes études, j'étais bénévole dans une association d'échange de jeunes. À Strasbourg, il y a le Centre européen de la jeunesse qui offre des formations pour les jeunes dans les associations, dans les ONG. Et dans ce cadre, il y avait de la formation interculturelle, mais plus sur le modèle nord-américain. C'est avec ça que je suis entrée « dans l'interculturel », et pas via le thème de la scolarisation des élèves migrants, comme la plupart des personnes en sciences de l'éducation.

JP : En ce qui me concerne, cela remonte à très loin. L'interculturel en tant que notion n'existait pas quand j'ai commencé à réfléchir, je devrais dire à vivre, la rencontre des cultures. C'était une époque où il n'y avait pas encore d'Internet! On trouvait dans les journaux des annonces indiquant : « jeune français », « jeune danoise » veut correspondre avec un Canadien. C'était une approche très informative et comparative des « traditions », des us et coutumes, entre correspondants. Plus tard, l'Expo internationale de 1967 a été un tournant pour le Québec en termes d'ouverture sur le monde et sur les cultures. J'ai des amis d'Irlande et du Mexique qui sont venus, et on a commencé à échanger. J'ai commencé à voyager sur cette base-là. Plus tard, j'ai eu la chance de transformer cet intérêt personnel en intérêt professionnel, à un moment donné de ma carrière. Ici, le programme de maîtrise en psychologie est passé d'une année à deux ans. On s'est dit : « qu'est-ce qu'on met dans le programme? ». Et là, je voyais venir ce nouveau défi pour les psychologues organisationnels mais aussi les autres, celui de travailler dans un contexte de diversité culturelle, à partir de savoirs dont les racines pouvaient être culturelles. Je me demandais comment ces savoirs-là seraient opérationnels, ou si au contraire ils constitueraient des obstacles à la compréhension de situations concrètes en contexte interculturel. Je me suis dit qu'il faudrait intercultureliser mon savoir. Influencé par un courant américain véhiculé par la Society for Intercultural Education Training and Research (SIETAR), je me suis ensuite rapproché du courant européen à travers des expériences de recherche-formation organisées par l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse (OFAJ). La conjugaison du premier, plus pragmatique tourné vers l'action, avec le second, davantage analytique et réflexif, m'a permis d'aborder l'interculturel avec une certaine complexité.

Pour approfondir cette question, comment différenciez-vous le courant européen et l'approche anglo-saxonne américaine? Y a-t-il à votre avis quelque chose qui différencie ces deux approches de l'interculturel?

TO : Ce qui m'a frappée ici au congrès, et que je sens dans le monde anglo-saxon, y compris québécois, c'est une sorte d'a priori de l'existence de groupes culturels. C'est avec cet a priori que j'ai aussi abordé mon terrain de thèse en Suisse. Il existe des Romands, il existe des Suisses alémaniques, et on aimerait savoir comment ils font pour communiquer entre eux, leurs attitudes, etc. Mais c'est déjà un donné; on affirme qu'il existe des groupes culturels, et que les individus savent d'entrée de jeu auxquels ils appartiennent et s'identifient. En faisant ma recherche, je me suis rendu compte que ce n'était pas si clair que ça, et qu'il y avait une attribution d'identité par le chercheur. Dans mon cas, je les avais catégorisés comme Romands et comme Suisses alémaniques, mais en fait leurs propres définitions ne correspondaient pas forcément avec la mienne. Je vois cela beaucoup dans la recherche anglo-saxonne : on va parler des groupes culturels ou des groupes ethniques comme s'il était évident pour tout le monde qu'ils existent à priori et que l'on sait de quoi on parle.

JP : C'est intéressant ce que vous relevez. Cela fait beaucoup de sens pour moi. Nos pays [Canada, États-Unis] sont nés de l'immigration. Nous sommes de jeunes pays, mes ancêtres étaient des immigrants, et cela continue aujourd'hui. Donc pour nous, la pluralité culturelle est comme une donnée constitutive du développement de nos pays. Dans ce sens-là, cela va de soi. Par contre, ce qui ne va de soi, et qui peut être emprisonnant ou inadéquat, c'est que ces gens-là [les descendants des immigrants] ne sont pas restés nécessairement les mêmes, ils ont évolué dans un processus de continuité et de rupture avec les métropoles ou les pays d'où ils viennent. De nouveaux

groupes se sont formés et les frontières à partir desquelles on postule leur existence ne sont plus les mêmes. Mais une autre différence qui me frappe, c'est le côté pragmatique : on pense différemment la diversité selon qu'on est de culture nord-américaine ou qu'on est européen. Les Américains vivent la diversité avant de la penser alors que les Européens la pensent beaucoup avant de la vivre [rires]. Bon, je le dis un peu à la blague. Et puis ce n'est pas tout à fait exact parce que vivre, ça veut dire se compromettre, s'engager, accepter d'être influencé, osciller entre l'ouverture et la fermeture. Mais je dirais qu'ici, les gens ont une culture de l'action. Ce n'est pas prioritairement une culture de la réflexion. Nous agissons à travers l'action, nous construisons un savoir, nous dégageons des leçons, nous réagissons, etc. Alors que mes collègues européens réfléchissent beaucoup plus avant d'agir : ils creusent, explorent, puis entretemps on a parfois l'impression que le train passe... Mais en même temps, nous on s'agite, on est dans le train mais on ne le voit pas passer : ça choque parce que ça peut manquer de réflexion, de perspectives.

Doit-on alors penser ces nuances dans les approches de « l'interculturel » comme l'expression de cultures différentes, schématiquement ici la « culture nord-américaine anglo-saxonne » et la « culture européenne »? S'agit-il vraiment de différences que l'on peut, que l'on doit qualifier de « culturelles »? N'est-ce pas plutôt que des facteurs politiques, sociaux, historiques et de développement disciplinaires influent différemment sur les contextes, et donc sur la manière de penser l'« interculturel », et donc sur la demande sociale?

TO : Je ne pense pas que cela soit des différences forcément de « cultures », je pense que ça se mélange avec la culture scientifique. Il y a aussi une diversité des approches disciplinaires, ça se croise mais se recoupe parfois aussi avec la diversité des références culturelles que l'on développe en vivant dans un contexte plutôt qu'un autre. Dans la communication interculturelle – Intercultural Communication – il y a beaucoup de psychologues qui ne sont pas des cliniciens, mais plutôt des psychologues expérimentaux, qui estiment que l'on peut « mesurer » la réalité. En Europe, ou en tout cas en Europe francophone, il y a quand même dans « l'interculturel » davantage d'autres disciplines, des anthropologues, des historiens, des sociologues, des philosophes, parfois on ne sait pas trop qui est classé dans quelle discipline. Donc je pense que là c'est aussi un autre regard.

JP : C'est un autre regard. Cependant, votre façon de poser la question semble opposer ce qui est culturel et ce qui est politique, etc. Dans mon approche de la culture – parce que dans « interculturel », il y a le mot culture – la culture n'est pas un secteur à part, c'est une part de tous les secteurs d'activité humaine. La façon d'approcher l'interculturel peut donc découler d'une perspective historique à l'intérieur de laquelle s'entrechoquent les différents champs d'activité humaine que sont le politique, l'économique, le religieux, le social et qui donnent naissance à des particularités que portent les interlocuteurs comme héritage ou filtres, etc. Parfois je me demande si les Européens, à cause de leur grande proximité, de la grande histoire d'interaction entre eux, ont besoin de développer plus que nous un discours justificateur sur l'interculturalité. Je dis justificateur, mais ça peut être explicatif, pour maintenir la gestion des frontières ou pour gérer cette gestion de frontières qui est vécue depuis des années. Il n'y a rien de scientifique là; je me demande simplement pourquoi un secteur de la planète réfléchit davantage ou pense la réalité, alors que l'autre le fait moins ou pas du tout. Une façon d'y répondre est d'observer comment nos pays se sont développés. De ce côté de l'océan, les pays se sont développés en parcourant et occupant les grands espaces. C'est-à-dire, toujours en allant un petit peu plus loin, on parcourt la surface, et on développe, on abat des arbres, on va vers le Pacifique, on va vers le sud, etc. On cherche une façon d'aménager les interactions, assez récentes. Nous sommes dans la construction, et pas beaucoup dans l'histoire.

TO : Alors que de l'autre côté, on a plutôt le mythe d'avoir toujours été là et de descendre des hommes des cavernes et de leurs successeurs. Le chercheur doit aussi se positionner par rapport à ce discours social. Il va aussi choisir les arguments, enfin, les arguments qui sont oubliés dans le discours social. Ces arguments ne sont pas les mêmes que le discours commun, mais on développe aussi un discours scientifique en écho à ce discours social.

JP : Oui. Et la problématisation des situations est colorée par le contexte dans lequel elles émergent aussi.

Cette façon de présenter les approches interculturelles anglo-saxonnes et européennes ne comporte-t-elle pas éventuellement le risque de créer des catégories eux/nous, comme si l'Europe avait une façon d'appréhender l'interculturel plus ou moins unique et homogène et les Anglo-Saxons également? N'est-elle pas en contradiction avec l'idée que la culture n'est pas un ensemble figé, doté de caractéristiques objectives plus ou moins homogènes?

JP : C'est votre question qui nous met dans une approche comparative. Je ne suis pas dans une approche comparative. Je suis dans une approche descriptive où je cherche à additionner ou croiser les regards. Je suis dans une logique conjonctive. J'apprécie l'apport de la réflexion européenne, ça change tout à fait mon regard maintenant. J'ai pu vous parler hier comme je vous ai parlé non à partir de ma pratique nord-américaine, mais à partir aussi de toute la richesse de la réflexion européenne. Donc ce nous/eux va émerger si vous nous parlez en termes comparatifs. C'est pour ça que le chercheur n'est jamais neutre, même dans sa question, qui peut induire la réponse. De plus, avec les échanges qui se multiplient, il se peut que les frontières entre les approches s'atténuent ou donnent naissance à d'autres approches. Certes la catégorisation est un outil mais aussi un piège. Toutefois on ne peut se détacher totalement de la genèse et du développement de nos cultures pour les appréhender en interaction.

TO : Moi ça ne me surprend pas qu'on parle de différences. Ça ne me choque pas, mais bien sûr il faut chaque fois nuancer. Si on veut comprendre la réalité, l'environnement, on est obligé de faire un travail de catégorisation en gardant un œil critique dessus, mais on est bien obligé. C'est évidemment contextuel : tu mets l'accent d'un côté, alors on va faire émerger ces différences-là. Mais après coup on peut employer un autre axe, et la catégorisation se fait sur une autre dimension, ce qui apparaissait comme différent devient semblable, et vice versa. Et c'est ça qui est compliqué à comprendre. C'est notre objet aussi qui est complexe, parce qu'il y a différentes dimensions qui s'entrecroisent. Dès qu'on veut travailler un axe, on a tendance à ne plus voir les autres, et on sort alors de la complexité.

JP : Ça masque effectivement. C'est tellement complexe. Il y a le contexte historique de l'objet d'étude, il y a la discipline qui l'étudie, le niveau d'interculturel que l'on analyse (au niveau interpersonnel, groupal, organisationnel, ou au niveau sociétal, planétaire). Ce n'est pas évident de trouver une approche qui n'élimine pas des aspects importants de la réalité.

Pluridisciplinarité et spécificités de la recherche interculturelle

Les approches interculturelles se définissent comme un champ de recherche et de pratique pluri-, voire interdisciplinaire. À quelles disciplines vous référez-vous le plus volontiers pour penser la diversité au cœur de la recherche interculturelle?

TO : Comme discipline, pour moi, il y a très largement la psychologie sociale. Mais pas la psychologie sociale expérimentale qui devient très abstraite, plutôt la psychologie sociale appliquée. Après, ce sont des disciplines plus floues : l'anthropologie, la philosophie, la sociologie, mais je pense que fondamentalement les références principales, c'est quand même la psychologie sociale mais pas toute seule, car la psychologie sociale manque parfois de complexité, de profondeur, et peut devenir réductrice.

JP : Ce n'est pas suffisant. Oui. Et souvent le savoir en psychologie sociale est un savoir très occidental. Cette discipline réfléchit à partir d'un modèle de la personne, un modèle du groupe ethnocentré... Il y a la psychologie sociale, l'anthropologie, et en fonction des situations que j'ai à étudier ou sur lesquelles j'ai à intervenir, je vais essayer d'aller chercher un savoir en science du management qui emprunte aussi à la psychologie sociale. Parfois, si je veux élargir la réflexion, je peux m'inspirer d'ouvrages tels ceux d'Edgar Morin sur la pensée complexe, la diversité humaine. Donc j'ai vraiment l'impression d'« intercultureliser » ma discipline, mais ce serait plutôt « interdiscipliniser » mon approche. Depuis quelques années, j'ai la possibilité d'être à la fois sur l'Europe, sur l'Asie et sur l'Amérique du Sud. J'ai vu tranquillement émerger des auteurs, par exemple à Hong Kong en Chine, qui ont commencé à parler de la psychologie chinoise. J'ai vu dans mon champ disciplinaire le développement de psychologies culturelles. En psychologie, la place accordée à la culture est variable : pour certains la culture est une

variable non déterminante, pour d'autres elle est très déterminante, et ceux pour qui elle est déterminante ont commencé à davantage publier. Quoi qu'il en soit, je suis du même avis que Tania, si on se restreint à la psychologie sociale, on va avoir des lectures partielles et peut-être même partiales de la réalité sans le vouloir, à cause du processus de construction de ce savoir. Il faut vraiment élargir.

TO : D'un autre côté, je pense qu'une approche de l'interculturalité sans connaissance de la psychologie sociale c'est difficile. Parce qu'on discute beaucoup des stéréotypes, des préjugés, de la catégorisation mais on sent bien, des fois, que ce sont des termes un peu vides. Par exemple, le sens commun prescrit de ne pas catégoriser, de ne pas avoir de préjugés, etc. C'est une approche qui manque finalement de réalisme et qui devient une morale, mais qui ne sert à rien pour analyser ce qu'on a à analyser. Je pense que c'est un apport qui est essentiel.

JP : Certes, il y a l'interculturel de valeur, qui peut devenir normatif chez ceux qui en font la promotion, et l'interculturel de fait, celui qui constitue l'objet d'analyse des chercheurs. Dans mon parcours, je me suis éloigné de la psychologie pour puiser dans la sociologie et l'anthropologie. C'est comme si j'avais oublié, et là j'y reviens, qu'il y a certains processus dans l'interaction culturelle qui sont d'ordre psychologique. Le processus de généralisation, les stéréotypes, l'ethnocentrisme, etc. ne sont pas culturels. J'essaie de démêler, dans la lecture du phénomène, quelle approche, psychologique ou anthropologique, peut le mieux décrire ou expliquer ce qui se passe. Je tente aussi de ne pas enfermer le phénomène observé dans les cultures d'appartenance des individus, parce qu'il y a les personnalités, il y a les contextes et l'interaction. Mais l'être humain a besoin de simplifier la complexité, en cristallisant certaines idées autour de stéréotypes, de préjugés. C'est ça qui est dangereux. Alors j'essaie de travailler avec ça.

Cependant, en tant que chercheurs, professeurs d'université, etc., nous travaillons dans des institutions qui sont organisées de façon disciplinaire, qui forment soit des psychologues, soit des anthropologues, soit des sociologues. Alors comment fait-on pour faire passer le message qu'il y a nécessité d'avoir plusieurs regards sur le même objet? Est-ce que vous arrivez à le faire dans vos institutions respectives? Comment?

TO : En sciences de l'éducation, c'est plus facile parce que c'est une discipline interdisciplinaire. Il y a déjà ces apports, même s'il n'y en a jamais assez. Donc ce n'est pas trop difficile parce qu'en fait les sciences de l'éducation en tant que telles n'existent pas. Le problème c'est qu'on a un objet qui nous demanderait d'être hyper compétents dans beaucoup de domaines différents et j'ai parfois l'impression d'être au courant de beaucoup de choses mais pas vraiment spécialiste. Une généraliste. Voilà. Être à la fine pointe sur quelque chose, ça c'est un peu difficile. Parce qu'on n'a pas parlé de la linguistique, de la sociolinguistique, ça c'est quelque chose d'extrêmement important. Il y a énormément de disciplines.

JP : Il n'est pas facile de décloisonner les disciplines et de décloisonner les représentations des gens. Il faut exposer les étudiants et étudiantes à une diversité de milieux, de professionnels, de cultures organisationnelles à travers leur programme de formation. Les étudiants peuvent choisir un parcours sur l'interculturel qui permet, à travers des stages et internats, qu'ils soient confrontés aux limites de leur champs disciplinaire. Il faut toutefois trouver un équilibre pour ne pas fragiliser l'acquisition de leur propre savoir disciplinaire et générer de la confusion. Il y a aussi un mouvement, dans notre Université [Sherbrooke] qui va dans le sens du décloisonnement. Par exemple, dans la planification stratégique, un des grands objectifs est de décloisonner les disciplines, les facultés. Il existe un programme en médiation interculturelle où l'on fait appel à des contributions de la psychologie, du droit, de l'administration, etc. Si on ne peut pas construire à l'intérieur de la discipline des perspectives multidisciplinaires, on construit à l'extérieur de plus en plus de programmes aux assises multidisciplinaires. Mais il y a des faiblesses aussi dans les programmes multidisciplinaires.

Approche, perspective ou objet : qu'est-ce que la recherche interculturelle?

Au-delà de cette question de la pluri- ou de l'inter-disciplinarité qui semble être une spécificité, voire une nécessité, des approches interculturelles pour saisir leur objet, qu'est-ce que, selon vous, la recherche interculturelle apporte finalement de plus que les approches disciplinaires plus classiques? Ces dernières se sont aussi emparées – et depuis longtemps pour certaines d'entre elles – des questions liées à la diversité culturelle...

TO : Comment catégorise-t-on ce qui est dans une approche interculturelle et ce qui ne l'est pas? Quand on a fait cet essai d'inventaire de la recherche en éducation interculturelle en Suisse, on s'est demandé: c'est quoi la recherche interculturelle? C'est quoi l'éducation interculturelle? Qu'est-ce qui n'en est pas? En fait, il y a des personnes qui ne se réclament pas de l'interculturel ou de la recherche interculturelle, mais qui sont en plein dedans, mais qui pour une raison ou une autre ne veulent pas de cette étiquette. Et il y en a d'autres qui revendiquent cette étiquette mais qui ne thématisent pas la diversité culturelle. Je veux dire: je ne sais pas comment faire cette distinction, cette catégorisation de nouveau, et qui mettre dans quel panier.

JP : Pour y arriver, il faut que je fasse le passage suivant: est-ce qu'on parle d'interculturel comme objet de recherche ou comme perspective de recherche? Comme objet de recherche, on peut le faire à travers des champs disciplinaires. Et ça peut être une approche disciplinaire des phénomènes interculturels, qui sont une famille de problèmes parmi d'autres. Est-ce qu'on étudie le phénomène du contact entre les groupes majoritaires-minoritaires, entre l'immigrant et la société d'accueil? Dans ce cas, chaque discipline amène son éclairage, la linguistique, la psychologie, même la médecine peut amener son éclairage. Par contre, si on choisit une perspective interculturelle, je dirais que c'est là qu'est le défi le plus important: où est-ce que comme chercheur on réussit à être neutre? Pour ma part, je pense qu'on ne peut pas être neutre. Et deuxièmement, la perspective interculturelle se fait dans les regards croisés, ce que vous tentez de faire au cours de cet échange. C'est lorsque je travaille avec des collègues d'autres cultures, d'autres nationalités sur un même objet qui peut nous être commun que nous sommes dans une perspective interculturelle. La recherche éclaire plus de choses révélant la complexité des phénomènes à l'étude, elle éclaire aussi les apports que les uns et les autres peuvent amener. Tout à l'heure, quand Tania s'est exprimée sur le fait qu'on postulait qu'il y ait des groupes, pour la première fois j'ai pris conscience de ça. Mais c'est comme de l'oxygène pour moi! C'est ma réalité! Je la vis sans y penser. Elle me structure. Vous vous rendez compte de la richesse? Pour moi, juste ce petit bout-là aujourd'hui c'est déjà un miroir qui me renvoie aux assises et aux limites de la construction d'un savoir contextualisé. La perspective interculturelle, pour moi c'est ça.

TO : Je ne crois pas qu'on puisse effectivement parler de « l'interculturel » comme d'une discipline, comme de la sociologie, la psychologie, etc. Quand j'utilise ce terme, je le fais toujours avec des guillemets parce que ce n'est pas une discipline. On ne sait pas trop ce que c'est. Pour moi, c'est effectivement une thématique, mais alors ce serait plutôt l'interculturalité. Et puis, autrement, c'est une approche interculturelle, approche chère à Pierre Dasen, et dans ce cas-là, je souhaiterais que toutes les disciplines aient une approche interculturelle, sauf peut-être l'anthropologie. C'est prendre la culture au sérieux, donc finalement quand on est sociologue, quand on est psychologue, etc. ou en sciences de l'éducation, on doit avoir une approche interculturelle, mais on ne fait pas « de l'interculturel ».

JP : Le défi c'est effectivement de réintroduire de façon intelligente la dimension de la culture dans l'étude des phénomènes humains, parce qu'en psychologie par exemple, elle n'était pas très présente. La psychologie a l'impression de se faire gommer par la neuropsychologie d'un côté et la culture de l'autre côté. Il me semble que le défi pour la psychologie c'est de réintroduire cette dimension-là en étant conscient des biais de lecture aussi, parce que justement la culture structure des comportements, des regards, des valeurs, etc.

Mais en définitive, qu'est-ce que la recherche ou la perspective interculturelle apporte de plus que les approches disciplinaires?

TO : Je pense que c'est la décentration. La remise en question des postulats, des évidences, des implicites qui sont inscrits dans les disciplines. Cela encourage à se demander : « mais dans un autre contexte, est-ce que vous êtes sûrs que ça serait aussi valable? ». Je pense que ça, c'est très important.

JP : La perspective interculturelle apporte aussi un regard sur des phénomènes qui sont nouveaux, qui ne peuvent être compris que dans cette perspective. Elle force le savoir construit des disciplines à se déconstruire et à co-construire de nouveaux savoirs. Par exemple, j'ai été interpellé par le fait que les jeunes Turcs nés en Allemagne quittent l'Allemagne, s'en vont vivre en Turquie, parce que la Turquie est plus dynamique économiquement. Ils sont supposément turcs, mais là-bas ce sont des immigrés. Les phénomènes de diaspora ne peuvent être compris que dans une perspective interculturelle. Et la recherche interculturelle, comprise dans ce sens, est nécessaire pour comprendre les phénomènes nouveaux liés au fait que nous sommes dans un monde de grande mobilité, aux contacts croissants entre personnes de différentes cultures.

La recherche interculturelle : entre engagement et impossible neutralité?

Tania, tu parles de la décentration et du fait de se questionner soi-même sur les a priori. Et vous, Jacques, vous parlez de l'impossible neutralité des chercheurs. Alors finalement : jusqu'à quel point est-on encore dans la science? À quel point ne s'engage-t-on pas dans quelque chose d'autre que de la science quand on fait de la recherche interculturelle, puisqu'on travaille en général sur des problématiques liées à des questions de justice sociale, des thématiques politiques, soulevant des enjeux de valeurs?

JP : Je ne sais pas si dans le domaine humain, la science a des vérités. Il y a des vérités qui étaient des vérités il y a cinquante ans qui n'en sont plus. Ce n'est pas parce que je questionne la neutralité que j'invalide la qualité ou l'opportunité des recherches. Si je dis que le chercheur ne peut pas être neutre, je dis par contre qu'il peut être conscient qu'il n'est pas neutre. Et donc mettre les balises qui vont faire que ses résultats vont être intéressants. La décentration effectivement permet ça.

TO : Pour moi la neutralité du chercheur est une fiction. Le chercheur neutre, c'est quelqu'un qui ne prend pas en compte son point de référence, son regard sur son objet, et qui ne rend donc pas compte de cet aspect toujours construit de la réalité, qui peut changer. Ce qui importe, c'est plutôt d'arriver à objectiver. Cela ne veut pas dire être objectif, mais de faire apparaître, de rendre visible ce qui reste invisible.

JP : L'objectivité pour moi c'est l'intersubjectivité. C'est là que le travail avec quelqu'un d'une autre culture nous amène à des choses fortes intéressantes.

TO : Ça implique une posture méthodologique réfléchie, explicitée du chercheur qui travaille sur ces questions.

JP : Oui, forcément, forcément. Comme en recherche-action.

TO : Et là on retombe peut-être sur le discours du début. Une posture qui a été longtemps dominante en communication interculturelle anglo-saxonne est justement l'idée qu'on observe la réalité telle qu'elle est. On va faire passer un questionnaire, on peut décrire le groupe, on peut décrire l'identité, etc. Et ça effectivement, je n'y crois plus du tout. J'y croyais au départ mais plus aujourd'hui.

JP : C'est parce qu'à un moment donné ça manque de sens, parce que c'est une approche descriptive qui n'est jamais explicative. Selon mon point de vue, il faut pouvoir combiner les deux. À un moment donné, c'est beau de savoir qu'il y a tant d'étudiants qui ont telles réactions. Mais comment tu expliques? Quelles sont les racines de tout ça? C'est là que je vois une différence en termes de préoccupations.

Il y avait peut-être deux aspects dans la question précédente. Il y a d'un côté l'aspect où il faut rester scientifique, donc discuter de sa neutralité ou de son objectivité, mais il y a aussi l'aspect où on travaille sur du matériel sensible qui touche aux injustices sociales comme l'éducation de certaines populations vulnérables. On aimerait peut-être améliorer les choses. En tant que chercheurs, vous avez peut-être des demandes particulières qui sont faites par les institutions pour lesquelles vous travaillez. Comment rester à la fois chercheur, dans cette posture de chercheur et scientifique, et en même temps, répondre à la demande sociale?

TO : Il y a une tension pour le chercheur, en tout cas en sciences de l'éducation, car il est quand même toujours animé par une envie de changement, de pouvoir contribuer, que ça soit utile à la société. Et alors ça peut être en tension avec un mandataire, par exemple des partenaires de l'administration publique. Je pense que tout chercheur qui a un mandataire doit être très attentif à la demande, et à ne pas se laisser enfermer dans cette demande et produire ce que l'institution veut. Par contre, moi je ne voudrais pas faire de la recherche qui soit de la « pure » science, qui n'ait pas d'effets sur le terrain, ça ne m'intéresserait pas du tout.

JP : Là on se rejoint beaucoup. Par contre, en ce qui me concerne, quand je suis sur le terrain, ce n'est pas comme chercheur mais comme intervenant, comme consultant. Donc il m'arrive effectivement d'avoir à combiner recherche et intervention. Je ne le vois pas comme un conflit, je le vois plutôt comme une synergie qui s'installe entre l'éclairage que m'amène la recherche pour problématiser un phénomène, une situation vécue difficilement en entreprise, et aussi ce que j'observe, ce que j'entends sur le terrain pour questionner parfois certaines hypothèses. Je n'ai pas un mandat de recherche, j'ai un mandat pour aider une organisation à implanter un changement par exemple. Ou aider l'organisation à développer des compétences chez ses gestionnaires, à résoudre une situation particulière. J'ai le conflit au niveau de la demande, je l'analyse : est-ce que c'est une demande qui est nourrie d'intentions qui collent avec mes valeurs par rapport à la diversité?

L'interculturel de faits et l'interculturel de valeurs

Dans le même ordre d'idée, ne pensez-vous pas que la recherche dite interculturelle a parfois tendance à vouloir prescrire, normativement, ce que devrait être une société « idéale » plutôt que de contribuer à comprendre la diversité dans toute sa complexité? Comment voyez-vous cette tension? Est-elle spécifique aux approches interculturelles? S'agit-il d'un écueil ou d'un apport de la recherche interculturelle? Au final, quel est l'objectif que doit poursuivre la recherche interculturelle?

TO : Selon moi, on ne peut penser que sur la base d'une analyse. Et sur cette base éventuellement recommander quelque chose, esquisser des pistes, ne pas laisser les gens dans le flou ou l'incertitude. Il faut donc se préoccuper aussi de la mise en œuvre, c'est important mais ça vient à la fin, ça doit venir après une analyse.

JP : Dans mon cas, celui de l'intervention, ça devient un diagnostic. Il me semble intéressant de distinguer « l'interculturel de faits » et « l'interculturel de valeurs ». J'ai parfois l'impression que certains chercheurs sont motivés par leur situation de personne immigrante, de personne musulmane ou de personne québécoise, etc. Le danger, c'est de devenir des missionnaires de l'interculturel, plutôt que de partir d'une expertise où on a décrit un phénomène, expliqué un phénomène, analysé des stratégies qui peuvent conduire au succès ou qui peuvent ne pas conduire au succès. Mais c'est tout à fait différent et vous avez raison de poser la question. J'observe souvent cette tendance chez mes étudiants : ils sont dans un interculturel de valeurs, pour eux tout est beau : c'est « vive la diversité », l'interculturel est perçu comme une solution. Or, il ne s'agit pas de ça. À certaines périodes de l'histoire, c'est le multicultural, les gens vivent côte à côte, et c'est correct comme ça. Actuellement, on est dans une période de l'histoire où l'interculturel, les contacts entre cultures, dominant, mais il n'y a rien qui dit qu'on ne reviendra pas à une période où ces contacts seront moins présents à cause des frontières, ça va être difficile, c'est difficile à imaginer...Toutefois l'interculturel de valeur a sa place mais sous forme d'engagement qui doit prendre la route du politique pour réclamer plus de justice, moins de discrimination. Mais alors nous ne sommes plus dans la recherche. Mais ceci dit, j'ai fait un détour pour dire que je ne pense pas qu'on doive aller dans la prescription comme chercheur. Sinon on risque de glisser vers l'idéologie politique. Si on parle en termes de changement social, il faut des positionnements politiques, des actions volontaristes.

TO : Il ne faudrait pas que ce soit sous l'étiquette « recherche ». C'est ça qui est gênant.

JP : Exact, exact. C'est une option, c'est un positionnement au nom de valeurs mais qui ne doit pas être fait sous l'étiquette « recherche » et qui ne peut pas toujours s'appuyer sur des recherches mais sur des valeurs démocratiques.

Pensez-vous que cette distinction entre l'interculturel de valeurs et l'interculturel de faits est claire pour la plupart des chercheurs qui se réclament des approches interculturelles?

TO : Je ne le crois pas du tout. Je crois qu'on a besoin justement de congrès, de moments où on entend des discours, mais qu'on a besoin aussi d'écoute : pas seulement de parler pour présenter sa communication, mais aussi d'écouter vraiment les autres, pour peut-être arriver à cette prise de conscience-là. Je crois que malheureusement, non, cette distinction n'est pas claire pour tous. J'ai parfois l'impression d'avoir assisté à une « messe interculturelle ». Personnellement, ça me gêne énormément, parce que je pense que ça dessert notre champ, notre approche, etc. Mais c'est très difficile d'être compris quand on aimerait faire cette critique.

JP : Oui. Je vous dirais qu'on est dans un champ de forces à ce niveau-là. Il y a aussi l'interculturel comme un marché. Un marché pour les consultants. Ça me frappe moi, beaucoup de firmes spécialisées dans le domaine de la qualité de vie ou de gestion des cas difficiles s'aperçoivent que les organisations sont confrontées à la diversité, qu'elles n'ont pas de points de repère. Ces firmes ajoutent l'interculturel à leur volet. Par exemple, elles vont aborder l'interculturel comme une gestion des cas difficiles dans les organisations. Vous vous imaginez le ravage? Alors, d'un côté on essaie d'éclairer, de décentrer, d'expliquer, et de l'autre, dans la logique marchande, vous avez des acteurs qui s'improvisent sans aucune vision, aucune assise, c'est extrêmement dangereux. C'est plus ça que je crains, et c'est plus ça dont je suis témoin. Je mets les gestionnaires en garde dans leur choix de consultant. C'est difficile de vous donner la mesure exacte, ça dépend de ce qu'on regarde. Chez les chercheurs, moi je suis peut-être moins impliqué que vous ne l'êtes parce que je suis plus près de la retraite. Mais il y a des militants encore, il y a effectivement des gens qui sont dans l'interculturel de convivialité plutôt que l'interculturel de conflictualité ou des gens qui militent pour la défense de quelque chose relié à leur histoire ou leur trajectoire. L'interculturel n'est pas une solution à quelque situation que ce soit. Il est un fait.

TO : Je crois qu'il y a aussi, chez les personnes qui vont découvrir ces dimensions interculturelles, le risque d'en rester à l'enthousiasme interculturel : « ah ouais c'est magnifique les différentes cultures », sans aller plus loin. Et ça, déjà pour un professionnel, par exemple un enseignant, et bien ça ne suffit pas parce qu'on va tomber dans la culturalisation. Pour un chercheur c'est aussi totalement insuffisant, mais c'est difficile de dépasser cet interculturel de l'enthousiasme.

Pourquoi est-ce si difficile?

TO : Parce qu'il faut travailler et il faut aussi amener la question des conflits, observer les zones de frottements. Pourquoi ça coince? Ce n'est pas un discours agréable.

JP : Et parce que les gens ne le vivent pas. Ce que j'observe c'est que les dirigeants pensent la diversité mais ne la vivent pas. Parce qu'ils sont encore en équipes homogènes d'hommes blancs. Par contre, les gens de première ligne vivent la diversité, mais ils n'ont pas le temps de la penser, ils sont dans l'urgence de répondre. Et sur la ligne de front, quand vous êtes en présence de la diversité, ce n'est pas toujours confortable. Il y a vraiment des inconforts. J'écoutais des réactions ici même dans ce congrès en présence de la diversité, par exemple face à des présentateurs dont la culture de provenance valorise une communication formelle et un contexte très élaboré. Leur style de présentation est perçu comme plus lourd, et les gens dans la salle réagissent. Mais on est dans l'interculturalité, celle qui est difficile à accepter parce que nous avons le sentiment de perdre notre temps. C'est difficile par rapport à ce qui fait du sens pour nous, ce qui fait du sens à l'intérieur de nos objectifs culturels, dans ce cas-ci : rentabiliser le temps. Alors c'est dur à vivre, ce n'est pas facile. Et ce qui est le plus difficile à comprendre, c'est qu'il n'y a pas de gens mal intentionnés, mais il y a des situations difficiles en raison de ces collisions, qui sont aussi de belles opportunités.

TO : Il y a encore une autre dimension à cette discussion. C'est le risque d'instrumentalisation de l'interculturel. Et ça, en tant que chercheur il faut y être très attentif parce qu'on reste dans l'enthousiasme interculturel et on sert ainsi de caution au système. Je vois ça dans le monde de l'école : « maintenant c'est bon, tous les enseignants ont une formation dans l'interculturel ». Comme ça on n'a pas besoin d'aller regarder les systèmes. Je pense qu'il est extrêmement important de rester critique là-dessus.

JP : Je vais dans le même sens. Les structures des organisations, les mécanismes de gestion, les politiques, les règles sont nés dans un contexte culturel particulier. Beaucoup de nos organisations sont monoculturelles, en tout cas ici au Québec. La formation peut créer l'illusion que toutes les sources de discrimination indirecte et directe sont éliminées. On peut se contenter d'un interculturel d'ajustement, qui maquille les vrais enjeux, au lieu de s'orienter dans un interculturel d'engendrement, ce dont parle Jacques Demorgon. Cet interculturel est beaucoup plus exigeant en termes de révision du pouvoir et des relations. De plus, connaître ce n'est pas nécessairement reconnaître. Il nous arrive d'être kidnappé par les émotions dans la relation et ne plus vouloir tenter de comprendre.

Une des prescriptions des approches interculturelles est « connais-toi toi-même avant d'aller connaître l'autre ». Est-ce qu'il ne faudrait pas alors que chacun de nous fasse un travail de ce type-là, d'ordre psychologique?

JP : Il n'y a pas d'interculturel s'il n'y a pas conscience du culturel. Pourquoi accorderais-je de l'importance à l'autre dans sa dimension culturelle si je ne suis pas conscient de cette même dimension chez moi? Ce n'est pas une question à propos des autres, c'est une question nous incluant puisque nous sommes porteurs de cultures. Il y a souvent un grand intérêt à connaître l'autre culture, mais encore faut-il se connaître : parce que l'autre réagit à qui nous sommes et nous réagissons à qui il est. On ne rencontre pas une culture, on rencontre une personne qui met en scène des éléments de sa culture, et qui met en scène beaucoup d'autres choses. Alors si vous voulez connaître une culture, je vais vous donner un livre, mais si vous voulez rencontrer une personne, là il faut que vous soyez conscient de l'impact que vous avez sur l'autre personne aussi.

Avancées et limites théoriques

Les approches relationnelles, dynamiques, de la culture et de l'identité semblent être acquises – en théorie pour le moins – dans les différentes disciplines qui s'interrogent sur les relations interculturelles. D'un autre côté, on constate que, malgré tout, dans de nombreuses recherches, notamment des recherches qui se réclament d'une approche interculturelle, l'idée selon laquelle les cultures existent concrètement, objectivement, comme des réalités concrètes, perdure. On observe aussi une incapacité à penser la diversité comme une relation, ce que vous venez de bien mettre en évidence. Et donc la différence culturelle apparaît comme une qualité propre à l'autre...

JP : Oui, c'est bizarre, c'est comme si d'un côté, il y a des gens qui ont une langue, une culture, une couleur, et de l'autre côté, moi je n'ai pas de langue, pas de culture, pas de couleur. C'est vraiment ça.

TO : Je trouve cela vraiment bizarre aussi. C'est l'autre qui est différent. Alors que justement c'est relationnel.

À votre avis, comment expliquer cela? Avez-vous des éléments pour comprendre pourquoi ces écoles perdurent malgré les avancées théoriques? Quelles propositions peut-on faire pour dépasser ces contradictions?

JP : Pour moi ce ne sont pas des écoles, ce sont des comportements de l'être humain qui découlent de son égocentrisme, qui peuvent découler d'un manque de conscience de lui-même parce qu'il vit avec lui-même 24 heures par jour. Il ne se voit pas dans le miroir mais c'est ce contact-là qui va lui permettre aussi de découvrir qu'il est culturel. Quand les gens voyagent, ils le réalisent. La première fois que j'ai réalisé que j'étais blanc, c'est quand j'étais dans un autobus de Noirs en Afrique du Sud, qui riaient des Blancs. C'est une étape par laquelle l'être humain qui veut développer une sensibilité, une compétence interculturelle doit passer.

TO : Je pense effectivement que quand on est chercheur et que l'on traite d'interculturalité ou de la communication interculturelle, il ne faut pas oublier que ce qu'on décrit nous concerne aussi. Et donc, on doit aussi se remettre en question. Et c'est vrai que c'est assez drôle des fois de voir que malgré tout ce qu'on sait en théorie, eh bien en tant que personne en situation, on reproduit les mêmes biais, le même égo-ethnocentrisme.

JP : On est dans la même mouvance, en même temps que je vous dis qu'on ne rencontre pas une culture, on rencontre une personne, il ne faut pas oublier que les cultures conjuguent à la fois passé, présent et avenir. Les cultures ont des genèses, mais il y a des cultures en genèse aussi. Et dans le phénomène qu'on étudie, on doit tenir compte de ça. Moi je trouve que ça va être de plus en plus compliqué d'étudier les gens aux multiples identités, les brassages, les diverses influences. Comment va-t-on isoler tout ça? Les cultures ne sont plus figées. La science a automatiquement une approche disjonctive. Elle sépare, elle découpe, alors que moi je pense que la seule façon de pouvoir comprendre ce qui se passe actuellement, c'est une approche conjonctive, où on relie, on met ensemble. Et comme notre tête est trop petite, il faut se mettre ensemble avec d'autres pour mettre ça ensemble.

On observe une critique généralisée des approches culturalisantes, essentialisantes, au bénéfice d'une approche plus constructiviste, interactionnelle. À votre avis, ces approches-là ont-elles aussi des limites qu'on pourrait éventuellement relever?

TO : J'étais partie avec enthousiasme dans des approches plutôt objectivistes que j'ai remises en question ensuite, puis dans des approches plutôt subjectivistes qui ne m'ont finalement pas totalement convaincue non plus. On ne peut pas non plus dire que tout est affaire de perspective, de création dans un certain contexte, que ce n'est que la perspective de l'individu qui prévaut et que finalement cette dimension culturelle serait toujours liée à un instant, à un individu particulier, n'aurait d'existence que par la perception des individus. Parce que ça revient finalement à rejeter l'idée de quelque chose comme la culture. Elle est un ensemble de significations co-construites, d'accord, mais la culture a une réalité, au sens où elle existe aussi en-dehors de la pensée des individus, par exemple parce qu'on a créé des lois, des médias, des systèmes éducatifs, qui forment le contexte dans lequel vivent ces individus. Pour moi la limite majeure serait l'excès, une forme de constructivisme total dans lequel finalement on perd notre objet.

JP : Et on se berce d'illusions si on pense que la personne se construit toute seule, qu'elle est indépendante des influences qui la traversent. Effectivement la limite c'est de vraiment demeurer naïf par rapport à tous les champs de forces historiques et économiques qui traversent l'individu. J'ai trouvé intéressant le constructivisme. L'individu ne se construit pas dans le vide. Ce que j'aime du constructivisme, c'est l'idée d'essayer de co-construire avec l'autre des pratiques adaptatives en situation. Mais ces pratiques adaptatives contextualisées vont être aussi colorées d'éléments des cultures en présence. J'aime cette perspective-là. Moi je suis toujours dans le « et-et » plutôt que le « ou-ou ». Ce n'est pas facile de toujours trouver des ponts, mais je pense qu'on ne s'en sort pas sans y arriver.